

Billet d'humeur pour quelques objets "spécifiques"  
(En marge de la fureur du monde, quelques notes géométriques en mode végétal)

"Ils ont le tragique en partage" écrit Philippe Dagen l'éminent critique et historien de l'art dans un article du journal Le Monde daté du 1er janvier 2016. Il poursuit en disant que l'art actuel mondialisé n'aurait qu'une voie possible depuis le 11 septembre 2001, celle de parler des conflits omniprésents sur la planète. Tout autre approche semble hors contexte selon lui. Durant la guerre froide, en temps de paix, "on pouvait disserter sur l'autonomie de l'art, puisque celui-ci se faisait dans la sérénité et le confort de New-York", écrit encore le journaliste. A l'entendre, le seul art qui a du sens aujourd'hui serait celui fait par ceux qui, par nécessité (ou opportunisme !), parlent de souffrance et d'humanité. Et il n'est pas le seul, loin sans faut, de revendiquer ce fait. Il y a, me semble-t-il, en art comme dans d'autres champs du savoir, une pensée dominante et excluante. La pratique artistique n'est-elle pas plutôt le lieu de l'éclectisme, l'endroit où notre rapport au monde peut s'exprimer en toute liberté, loin de tout dogmatisme, de toute orientation dictée par d'autres et attendue par le marché de l'art ? Il est dommageable qu'il y ait des hiérarchies en art, comme au temps des "genres", sous la férule des bien-pensants.

Cet état de fait n'entrave en rien ma propre liberté créatrice. Certes, j'enrage de voir tant de souffrances, d'inégalités, d'inhumanité de part le monde, mais je ne crois pas que les arts plastiques aient le pouvoir d'y changer quoi que ce soit. L'engagement doit être ailleurs, dans le don de soi, dans l'aide matérielle et financière, dans l'engagement politique, etc. Je préfère imaginer l'art comme une respiration, comme une mise à l'écart de la fureur du monde, à la manière de ces musiques qui nous permettent de nous évader l'espace d'un instant, en somme

une politique du retrait salutaire. Tenter de faire rêver serait mon credo. Au cœur de cette troisième révolution industrielle que nous vivons avec Internet et le téléphone mobile, dans cette complexité bruyante d'échanges d'informations qui nous dépassent, je préfère adhérer à l'une des maximes de Marcel Duchamp (encore lui) lorsqu'il dit : "Tout l'effort de l'avenir sera d'inventer le silence, la lenteur et la solitude." Et c'est sur le mode végétal que j'aspire à explorer et vivre ces trois termes. Bien que liée à mon histoire personnelle, l'utilisation de feuilles, branches ou brindilles, éléments si ordinaires, mais si universels, me permet de tenter à la fois le silence, la lenteur et la solitude. Bien que l'heure soit aux "coopérassions", aux "co-workers", dans la pratique artistique, je continue mon travail solitaire, héritier sans doute d'une pratique romantique, comme un arbre qui grandit toujours seul parmi tant d'autres. Et pour filer la métaphore de l'arbre je me développe lentement, sans urgence, au gré des errements d'une recherche incertaine, comme si la mort était loin. Corollaire de la lenteur et de la solitude, le silence est naturellement convié, et je crois que le végétal est bien la chose adéquate, tant il est synonyme de discrétion, de mutisme. Mais il ne faut pas s'y tromper, le végétal n'est qu'une apparence, derrière se niche une recherche qui voudrait s'inscrire dans une lignée qui va de Matisse aux Minimalistes et avatars, en puisant ses racines dans un primitivisme originel, celui des hommes préhistoriques.

Il y a d'abord l'utilisation de matériaux locaux, trouvés à proximité de l'atelier ou sur les bords de Loire. Les brindilles de tilleul ou de marronnier, les branches de noisetier ou d'acacia, de lierre ou de frêne, constituent toujours cette matière première, jamais utilisée telle que mais toujours après une préparation adéquate. Nettoyer, écorcer, emballer, peindre, sont autant d'actions participant à l'acte créatif, un long travail qui permet de réfléchir au devenir. En cherchant à construire des formes simples comme des cercles et des carrés, des formes premières, il me semble valoriser l'irrégularité, le chaotique, l'imprévisible des éléments végétaux, bref leur spécificité. Le contraste naissant entre la rigueur des formes et l'aléatoire des tracés dans l'espace faits avec les brindilles ou les branches crée une force visuelle et symbolique que j'oserai qualifier de poétique, un étonnement toujours recommencé.

Ni vraiment dessin, ni peinture non plus, pas tout à fait sculpture, ces objets qui oscillent entre le déterminé et l'indéterminé, entre le probable et l'improbable, restent "spécifiques" pour reprendre le terme de Donald Judd. C'est à dessein que j'évoque cet artiste, lui et ses comparses de l'Art Minimal font référence ici. Ils sont des figures majeures d'un art qui s'est construit dans un contexte dominé par le geste, l'effusion, la violence d'après guerre. Dans l'environnement actuel, social, politique, économique et artistique agressifs, je cherche une autre voie, celle de l'apaisement. Cette orientation trouve une de ses sources dans le Minimalisme. Ces formes et objets singuliers y puisent leurs racines. La simplicité des formes, des couleurs, le rapport au corps du spectateur peuvent être similaires, mais là s'arrête l'analogie. A la rigueur géométrique s'associe l'irrégularité organique, aux formes pures, blanches, comme chez Sol Lewitt, un jeu coloré quelque peu décoratif est introduit, au cube élémentaire et modulaire, le cercle et d'autres figures apparaissent. Plus encore, aucune œuvre ne résulte d'un programme, pas plus qu'elle n'est réalisée par le monde industriel, le geste, certes discret, du créateur reste visible. Juste un esprit minimaliste génère ces "objets spécifiques" qui n'ont que la prétention de s'offrir à la sensibilité du spectateur. Et c'est bien par le biais du sensible qu'il faut les aborder, en se laissant absorber par leur présence, si tant est qu'il soit possible de lâcher l'emprise de notre quotidien, de nos diverses préoccupations, de notre réel.

Jean Jacques Pigeon, janvier 2016.